

Passage à l'acte

Chiara Mastroianni Débutant au théâtre à 49 ans, l'actrice ne renie pas un lignage écrasant dont elle a su se démarquer, projet après projet.



Le rideau se baisse, au moment des saluts, sur un ensemble jupe crème évasée, chemisier en soie rouge et blanc, avant qu'on retrouve la même, quelques minutes plus tard, côté coulisses, en jean noir, sweat informe et écharpe bleu marine. Casual, dans le jargon de la mode. Traudire: sans chichis. Ce que ne dément pas Christophe Honoré qui, depuis le 6 novembre à Lyon, dirige pour la première fois de sa carrière au théâtre celle qui, si longtemps, confessa une profonde appréhension, matinée de défiance, pour cette approche du métier d'actrice. Jusqu'à enfin tenter l'expérience, au seuil de la cinquantaine, dans *le Ciel de Nantes*, saga autobiographique de l'auteur qui, déterrants les cercueils d'une famille en vrac, clan prolo étouffé par les secrets et les griefs, entraîne dans son sillage une troupe en surchauffe. Dont, dans le rôle de la tante Claudie, Chiara Mastroianni, surmontant pour l'occasion cette «tendance à ne jamais se faire trop confiance» qu'Honoré avait préalablement taquinée: «Inutile de lui chercher des défauts, elle saura très bien le faire toute seule.» «Pourant, quand elle parle, j'ai l'impression d'entendre ma voix», enchérit le réalisateur des

LE PORTRAIT

Chansons d'amour et de *Chambre 212* qui, après six collaborations cinématographiques, lui déclare sa flamme artistique. Non sans ajouter: «Alors qu'à la base, nous n'avions aucune raison d'être proches. Mais peut-être est-elle précisément attirée par des profils différents de ceux qui l'ont entourée, telle une façon d'échapper à la légende qui l'accompagne. Ce qui, dans un même ordre d'idée, a pu l'inciter à sauter le pas en

direction du théâtre où sa mère ne s'est jamais aventurée.» Sinon, côté public, pour venir la voir jouer, sans préavis. De même que la fille de Chiara Mastroianni, Anna,

18 ans, s'assoira aussi incognito dans un fauteuil, quelques jours plus tard, accompagnée de son père, Benjamin Biolay. «J'ai été surprise et émue de voir l'une et l'autre en loge après la représentation. Mais, devinant à quel point je devais être angoissée, elles ont bien fait de ne pas s'annoncer», concède la benjamine de Catherine Deneuve.

En somme, une histoire d'héritage, aux droits de succession exorbitants, telle que la chantera Biolay en 2009, scellant là un divorce sans esclandre après sept années de mariage – dont naîtra également un disque favorablement accueilli, *Home*:

«Ça n'est pas ta faute / C'est ta chair ton sang / Il va falloir faire avec / Ou plutôt sans.» Un dilemme qui, dans le cas présent, aurait pu prendre une tournure insurmontable, comme l'observe Christophe Honoré, qui a vu évoluer la puînée (un demi-frère côté maternel, l'acteur Christian Vadim, une demi-sœur, côté paternel, la costumière de cinéma Barbara Mastroianni, disparue en 2018) au fil des projets: «Au fond, il n'y a rien qui doit vous donner confiance quand planent au-dessus de votre tête les noms de Marcello Mastroianni et de Catherine Deneuve. Mais je pense que Chiara s'est débarrassée film après film de ce poids. Jusqu'à imposer ce mélange de densité et d'évanescence qui l'amène maintenant à se fondre joyeusement dans un collectif où elle retrouverait un esprit de colonie de vacances renvoyant au plaisir de la jeunesse.» Que l'enfant de la balle a toutefois traversé cahin-caha: «C'est peut-être à l'école, que je n'ai jamais pas, que j'ai le plus souffert du qu'en-dira-t-on, comme lorsqu'un petit con dit que mes parents n'auraient jamais dû faire d'enfant si c'était pour ne pas s'en occuper, moi-même enviant les copains de classe qui avaient quel'un pour les engueuler le soir, en rentrant à la maison.»

De fait, Chiara Mastroianni n'a aucun souvenir du schéma parental amoureux, le couple «hors norme» mettant un (bon) terme à quatre années de *love story*, alors qu'elle n'a que deux ans. Chacun continuant ainsi de tracer sa voie mythique sur les plateaux de tournage que, de *la Cité des femmes* de Fellini à *Trois Vies et une seule mort* de Raoul Ruiz, la gamine, puis l'ado, infiltre pendant les vacances, goûtant notamment «l'autodérision, la simplicité et la gentillesse» de son père, tandis que, longtemps, l'intendance est assurée par une nounou, Bruna, dont la protégée se souvient avec une émotion palpable: «C'était une femme riche et tendre d'une incroyable douceur, avec qui j'ai appris l'italien... et fumé ma première clope – une Royale menthol. Plus tard, j'allais la voir chez elle à Poissy. Elle a même connu mon premier enfant [Milo, né fin 1996 d'une relation avec un sculpteur, Pierre Torretton, ndlr] et j'ai vécu son départ comme un déchirement.»

Conclusion d'une introspection sans fard, Chiara Mastroianni dresse un bilan de compétences (?) des plus relatifs: «Je suis quelqu'un de très lent qui se tend souvent des pièges, met un temps fou à concrétiser ses envies, pourtant réelles, et a grandi en ne sachant rien faire de particulier.» Ceci expliquant cela, quand une Charlotte Gainsbourg tient déjà le haut de l'affiche à la puberté, elle a déjà largement franchi le cap de la majorité le jour où André Téchiné lui confie son premier (autant que second) vrai rôle, dans *Ma Saison préférée*. Mais de là à plastronner... «Après avoir longtemps répété et joué en ayant mal au ventre, il m'a fallu des années pour que la panique s'estompe au profit du plaisir, voire de l'excitation», concède celle qui, trente ans plus tard, daigne s'accorder une «petite légitimité» dans un cinéma d'auteur raccord avec des goûts personnels précocement alimentés par sa mère.

Hormis un trimestre peu concluant au lycée français de Rome, à 16 ans, Chiara Mastroianni a toujours habité dans le très chic et cher VI^e arrondissement de Paris, dont elle connaît les moindres recoins – jardins, écoles, commerces, etc. Un «acte de rébellion» l'a bien incitée également à quitter un jour le domicile familial pour prendre la direction... du V^e. Mais l'exil a fait long feu. Casanière, elle aime cuisiner et, plus encore, manger. S'inquiète de la frisure des réseaux sociaux ruinant les valeurs cardinales, autant qu'ils galvaudent la notion de célébrité. Et, les cancons people évanouies (exit, Benoît Poelvoorde), assure d'une vie sentimentale «très calme, avec rien d'amusant à raconter».

Passée un lointain soutien apporté à l'infortuné candidat socialiste à la présidentielle, Lionel Jospin, en 1995, la fibre militante n'a guère vibré depuis. L'expérience l'a même un peu douchée: «Il convient de se demander si, aux yeux de la population, ce genre d'engagement ne nuit pas à une cause, plus qu'il ne la sert. Car, soyons lucides, j'ai quand même une vie particulière qui ne me rend représentative de personne.»

Par GILLES RENAULT
Photo HUGO RIBES